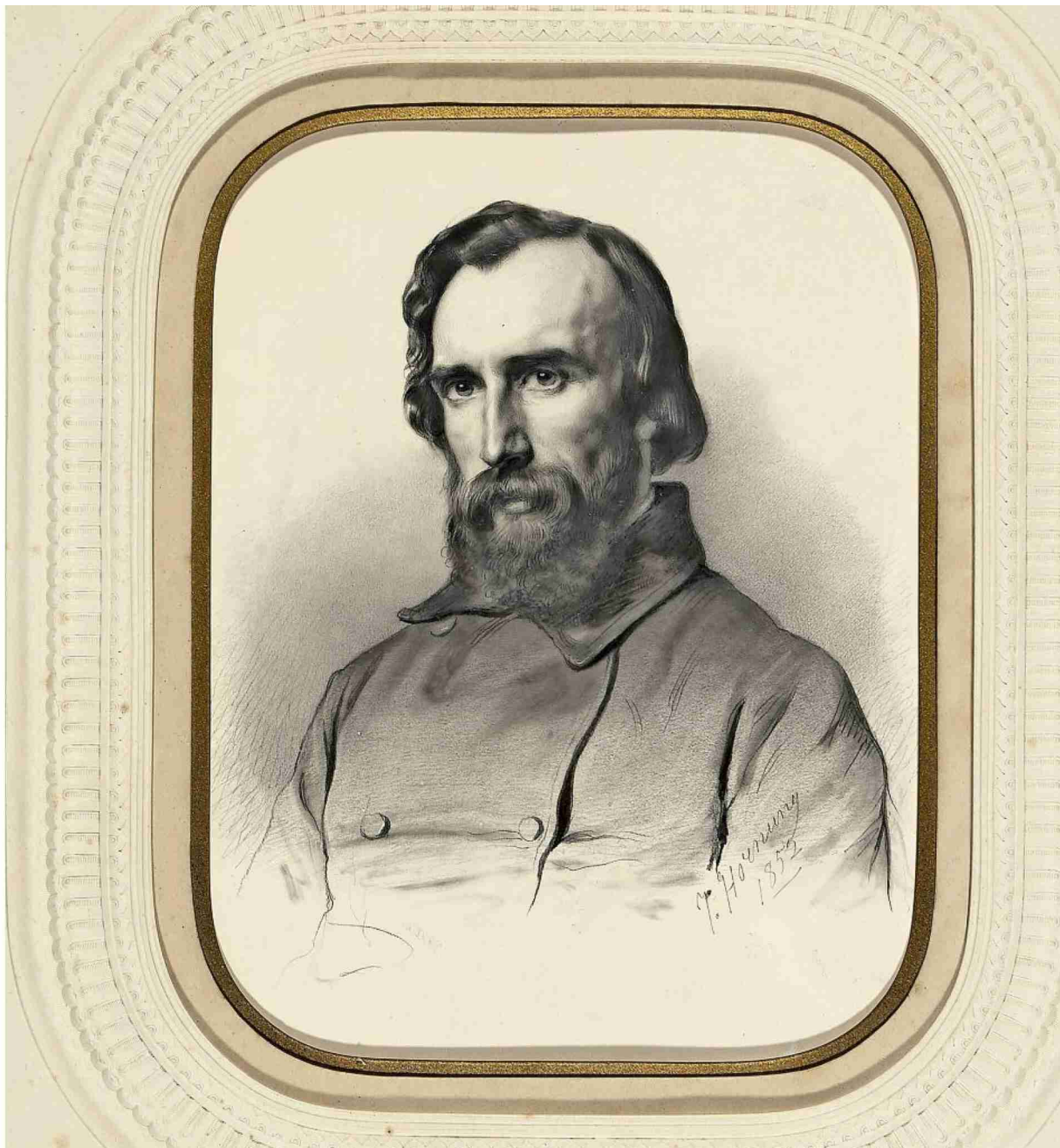




1839 Le jeune Amiel commence son célèbre journal



Frédéric Amiel trentenaire en 1852, par Joseph Hornung. BGE



Auteure, Corinne Chaponnière a suivi Frédéric dans sa quête de «la» femme.

Benjamin Chaix

Qui connaît Frédéric Amiel? Qui l'a lu? Une dame qui avait fréquenté à Anières la sœur du professeur de philosophie avouait: «Il a écrit son «Journal intime». Je ne l'ai pas lu. Mais tout le monde en a entendu parler. On sait qu'il est bien écrit, que l'auteur y a noté ses moindres sentiments et les autres et tous leurs cheminements. C'est une analyse de son âme. Nous avons un peu honte de ne pas l'avoir lu. Nous l'admirons de confiance.» Cette femme de pasteur, Jane Bachofen-Albaret, décédée en 1968, est assez représentative de plusieurs générations de Genevois qui auraient pu écrire la même chose au sujet du «Journal» d'Amiel.

«Il n'est pas qu'un protestant coincé et timoré.»

Corinne Chaponnière Auteure

Corinne Chaponnière, elle, n'a pas encore lu jusqu'au dernier les douze volumes de cette œuvre monumentale, mais elle avance. Cette journaliste genevoise, elle-même auteure, entre autres, d'une biographie définitive d'Henry Dunant et d'un livre passionnant sur le déclenchement de la Nuit de cristal en 1938, se passionne désormais pour Frédéric Amiel. Sans attendre d'avoir tout lu de lui, elle livre une analyse pleine de vie et d'esprit

des jeunes années du diariste. Il a 17 ans quand il commence son journal intime, le lundi 24 juin 1839. C'est depuis ce jour qu'il va inscrire, jusque peu avant sa mort, survenue quand il avait 59 ans, «émotions, regrets» et «ces amours éphémères qui ne finissent pas par un mariage, qui enrichissent l'esprit de l'un et privent l'autre d'une bonne réalité».

Premiers émois en Italie

Ces derniers mots sont de Jane Bachofen-Albaret, qui semble quand même bien connaître le contenu du «Journal». Une «bonne réalité», c'est exactement ce qu'Amiel fuit inlassablement. Dans «Seule une valse: les souffrances du jeune Amiel», Corinne Chaponnière présente la première femme qui parvint à émouvoir le jeune homme en voyage en Italie en 1842. Camilla Charbonnier a dix ans de plus que lui et elle est mariée. Elle se confie, il l'écoute, elle est admirable. «Camilla Charbonnier a fixé la hauteur de la barre à laquelle Amiel mesurera, désormais, toutes ses prétentions amoureuses», remarque Corinne Chaponnière. Une barre si élevée que le jeune homme, puis l'homme, ne parviendra jamais à tenter l'expérience du mariage.

Dans «Seule une valse», c'est du jeune homme qu'il est question. L'auteure a voulu montrer à ses lecteurs un Amiel sympathique, moins stéréotypé que celui qui demeure généralement dans la mémoire des Genevois. «Il n'est pas que ce personnage de protestant coincé et timoré, tout au moins dans ses jeunes années, précise Corinne Chaponnière. C'est pour cela que je me suis intéressée à cette période de sa vie, il ne s'est pas encore résigné au fait qu'il ne ferait jamais rien de son existence.»

En lisant son «Journal», la chercheuse a découvert que le jeune Amiel avait une vie mondaine, qu'il plaisait, qu'il aimait les jeux de société, dans lesquels il brillait volontiers, qu'il s'attendrissait devant les enfants de sa sœur Fanny, qu'il leur

inventait des tours et savait s'amuser. Il dansait dans les bals privés où il était convié. Le titre du livre qui vient de paraître fait référence à une phrase du «Journal», écrite le 9 avril 1854: «Une seule valse me tirerait d'incertitude.» Tenir dans ses bras Clotilde Bouvier, une jeune fille proche de l'idéal féminin incarné en Italie par Camilla Charbonnier, voilà qui pourrait aider Amiel à savoir si c'est la bonne...

Frédéric Amiel, on l'a compris, ne se mariera jamais. Corinne Chaponnière nous apprend cette chose peu banale: le jeune professeur souhaite arriver vierge au mariage, par souci d'équité à l'égard de la jeune fille qui lui sacrifiera sa propre virginité. Il s'interdit même la masturbation, influencé par les théories de son temps. Les pertes séminales, qu'il note «p.s.» dans son «Journal», le remplissent d'effroi. «Amiel est convaincu que les pertes qu'il déplore assèchent sa vitalité et sa virilité aussi mathématiquement que le séjour d'une belle-mère frileuse vous vide votre citerne de fuel», écrit plaisamment l'auteure de «Seule une valse».

On ne lui connaît aucune expérience sexuelle avant le 6 octobre 1860, «date que tout Amiélien chevronné connaît par cœur, ainsi que l'heure: entre vingt et vingt-deux heures sans doute, puisqu'on retrouve l'heureux amant à sa table à vingt-trois heures, plus perplexe que jamais», écrit Corinne Chaponnière. Amiel sait déjà qu'il a laissé filer les trois seules femmes qui possédaient les qualités qu'il voulait trouver chez une épouse. «Les attraits et le plaisir sont encore ce que la femme a de moins bon à donner», conclut-il après son «accident instructif» avec Marie Favre, sa furtive maîtresse de 1860.

«Seule une valse» Corinne Chaponnière, Éditions Slatkine, 265 p. Lire également

«Histoire d'Anières 1858-1958»

Anières, 1958, 136 p.



Bicentenaire

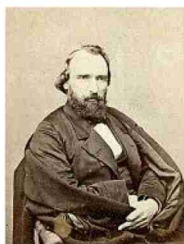
Frédéric est né en 1821

Le 200^e anniversaire de la naissance de Frédéric Amiel sera célébré le 27 septembre. Le livre de Corinne Chaponnière donne un peu de visibilité à cet événement. Le lendemain, elle évoquera le cher homme à la Société de lecture. Il fréquentait cette institution du temps de sa



Le livre de Corinne Chaponnière. DR

morne vie de professeur, confidant d'un «Journal intime» qu'il a tenu de 1839 à 1881. Une œuvre dont la publication a commencé en 1882 déjà, sous forme de fragments choisis par Fanny Mercier, amie dévouée du professeur, et Edmond Scherer. Bien plus tard, de 1976 à 1994, les douze volumes de l'intégralité du «Journal» ont paru aux Éditions L'Âge d'homme. Un travail de titan auquel s'est voué Philippe M. Monnier, aidé par Anne Cottier-Deperrex et Pierre Dido. Le professeur Bernard Gagnebin dirigeait la publication avec Philippe M. Monnier. Ils



Amiel avant 1869 par le photographe Artus. BGE

ont rendu accessibles ces 17'000 pages manuscrites qui dormaient à la BGE. Comprendre de qui Amiel parle n'a pas été une mince affaire, car le diariste se sert d'abréviations ou de sobriquets, notamment pour nommer les femmes de sa vie, amours platoniques ou amies qui peuplent son «Journal».

Corinne Chaponnière a vite compris quelle attention soutenue il fallait déployer pour s'y retrouver. L'auteure s'est plongée avec délices dans cette Genève du XIX^e siècle évoquée par Amiel: «On y croise des noms de rue sous les traits de poètes, de tribuns, de savants et de professeurs qui ne sont pas encore vissés aux carrefours mais qui enseignent, discutent, intriguent, se disputent.» Pour un lecteur connaissant un peu le canton, les lieux évoqués sont familiers. On passe des Pâquis à la rue des Chanoines (future rue Jean-Calvin), de la rue Verdaine à Lancy, Aire ou Céligny, destinations presque dépaysantes pour des citadins qui y séjournent plusieurs mois chaque année. Lire Amiel et Chaponnière, c'est, écrit cette dernière, «plonger dans le passé d'une ville et d'une société qui, malgré le temps qui nous en sépare,affleure encore, en bien de traits, dans la Genève d'aujourd'hui». **BCH**